

SOUTIEN TFC-TFE – CONSEILS D'ÉCRITURE DE TEXTES ACADÉMIQUES

DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

Résumé de la séance de soutien TFC-TFE du 04/02/26, sous la supervision de Noëlle Delbrassine et en présence de doctorants venus pour partager leurs conseils et expérience en matière d'écriture académique (merci à Thomas Bertolini, Laszlo Gason et Mathieu Hubert). Ci-dessous, vous trouverez un résumé des principaux conseils ou retours d'expérience partagés en séance :

QUELQUES CONSEILS EN VRAC :

- **Il y a d'autres régimes de vérité** que le régime de vérité démonstrative (ex. : vérité descriptive ou conséquentielle – poser un axiome, même si celui-ci peut être clivant, et voir ce qu'il permet de penser lorsqu'on décrit ses effets au maximum).
- **Se méfier de nos effets d'annonce**, moins pour les enlever systématiquement (quoiqu'ils ne sont pas toujours forcément indispensables) que pour se demander si leur absence rend notre développement bancal ou peu lisible (ex. : si je n'écris pas au début de mon paragraphe "Maintenant nous allons décortiquer le concept de *classe sociale* pour le lier à celui d'*habitus*" : sent-on tout de même que c'est bel et bien cela que je fais dans mon paragraphe ? ai-je bien décortiqué le concept de classe sociale dans le précédent paragraphe ? voit-on encore où je vais et par quels chemins ?). L'articulation (trop) explicite peut aider au début, mais on peut parfois la retirer une fois nos idées clairement établies.
- **Si un plan vous coince, il faut parfois savoir l'abandonner, le réviser de fond en comble** : un plan, comme un tableau, contraint et invisibilise (tout ce qui ne rentre pas dans le plan ou le tableau). Il est important d'ordonner ses idées et de faire un tri parmi elles mais il faut s'autoriser à modifier ses plans, à les envisager d'une manière souple, à savoir ce qu'on entend mettre de côté/en avant, etc.
- **Veiller à la nécessité démonstrative de son propos et se méfier des déclarations d'intention** : si vous en venez à développer une affirmation plus ou moins normative, interrogez-vous. Cette affirmation découle-t-elle bien des propos qui précèdent ? En sent-on bien la nécessité ou pourrait-elle sembler gratuite ou purement subjective ? L'idée est de ne pas avancer de propos, qui plus est normatifs ou particulièrement assertifs, dénués de toute nécessité démonstrative (ex. : dire qu'« il convient d'être humble quant à nos prétentions de savoirs sur l'enfance » est une affirmation purement gratuite, une manifestation de « bonne intention » sans garantie ni ancrage *si du moins on n'explique pas pourquoi cette humilité est rendue nécessaire* par un certain état de la question – suite de l'ex. *il faut être humble parce que c'est plus poli ≠ il faut être humble car nous avons démontré combien nos prétentions relatives à l'enfance étaient fondées sur des sables mouvants* dans nos § sur la fragilité des souvenirs d'enfance chez Freud et l'impossibilité d'une « hauteur d'enfance », etc. – la première formule paraît gratuite, comme si elle ressortait d'un « bon sens bienveillant » qui n'a rien d'évident, la seconde est le fruit d'une argumentation préalable).
- **Rien ne vous oblige à écrire votre travail « dans l'ordre »** : il peut être plus efficace, pour éviter le syndrome de la page blanche (occasionné parfois par l'acharnement à écrire dans l'ordre), de commencer par écrire les passages qui vous rassurent le plus, que vous maîtrisez le mieux, ou qui vous mobilisent le plus aisément. Le reste de vos rédactions sera alors à imbriquer aux morceaux déjà écrits – bien des livres sont écrits de cette manière, comme des puzzles qui s'assemblent peu à peu. Cela permet de se lancer dans l'écriture sans être bloqués par la « pression des débuts » d'écriture.
- **Ne pas chercher à être trop perfectionniste vis-à-vis de vos premiers jets d'écriture** : seule la dernière version sera évaluée, mais les précédentes comptent parce qu'elles vous aident à atteindre la version finale – elles sont autant d'étapes quand bien même la dernière version ne ressemblerait plus du tout à la première. N'hésitez donc pas à soumettre des pages « de brouillon » à votre promoteur/trice car cela lui permettra de vous proposer de premiers retours, de vous guider, ou de vous rassurer. Aidez-le/la à vous aider en lui soumettant des pages, même si celles-ci ne sont pas encore abouties à vos yeux.

- **La créativité est importante pour nourrir la motivation mais elle n'a pas forcément à s'exprimer dans le style** (elle peut mais ça ne doit jamais être au détriment du fond qui permettra de reconnaître l'aspect proprement philosophique de vos travaux !), ce sont avant tout les compétences qui comptent : l'articulation logique, la problématisation, la conceptualisation, l'argumentation, etc., le tout dans un langage le plus clair possible (cf. engagements pédagogiques).
- **Ne pas chercher à mettre tout le monde d'accord** : le désaccord est la base de la philosophie (beaucoup s'en réjouissent !), s'il faut savoir argumenter au mieux ses propres positions, il ne faut pas devenir obsédé par les contre-arguments permanents qui pourraient apparaître. Cette posture « paranoïaque » entraîne souvent une incapacité d'écrire ou de se prononcer. Certes, il faut argumenter son propos, mais cela n'exclura pas toujours la possibilité de désaccords ultérieurs – et ce n'est pas grave.
- **Bien définir son sujet de départ** : c'est à cela que servent les petits résumés qu'on vous demande en cours d'année (B3 et M1). Ainsi, le propos est plus ou moins cadré dès le début. Selon la longueur du travail (TFC ≠ TFE), il faut vraiment veiller à ne pas embrasser un sujet trop vaste. Il faut que la longueur du travail permette une argumentation et une présentation poussées des hypothèses de recherche, des problèmes philosophiques, etc. Pour ce faire, il vaut souvent mieux avoir délimité (avec son promoteur/trice) un sujet à dimension raisonnable que de s'embarquer dans un travail équivalent à une (ou plusieurs) thèses de doctorat. Pour tenir durant ces travaux de longue haleine, veillez néanmoins à ce que votre choix de sujet vous motive et vous anime au maximum.
- **Le sujet importe, mais peut-être est-ce encore plus intéressant de savoir cibler le « problème » que l'on affronte dans ses travaux** : quels problèmes j'essaie de résoudre ? à quels problèmes les auteurs que j'utilise se confrontent (c'est peut-être le même que moi, ou pas ! il faut savoir distinguer les positions, les postures de recherche). Cela guide l'écriture autant que la lecture. Déterminer le problème qu'on affronte, cela peut évoluer, mais c'est indispensable au moment d'écriture.
- **Se référer à sa bibliographie** pour savoir ce que l'on fait des auteurs qui y figurent, comment on les hiérarchise, ce qu'on tire de telles lectures. C'est une manière, en fin de rédaction, de reparcourir l'intégralité de ses ressources et de voir de quelle manière on leur a rendu justice. Cela permet aussi d'établir un certain tri (puisque la quantité de références n'est pas toujours synonyme de qualité) : j'enlève tout ce qui figure dans ma bibliographie et n'a pourtant été utilisé nulle part (explicitement ou implicitement). L'idée est moins de peaufiner sa bibliographie que de s'exercer à voir et déployer les matériaux de ses recherches différemment (en lisant la bibliographie et en « justifiant » pour soi-même ce que telle référence a apporté / fait là).
- **Conclusion, introduction** : pas faciles à écrire ! Ce sont souvent des parties formelles sur lesquelles on revient en fin de rédaction pour s'assurer que tout correspond. Vous pouvez même garder la rédaction de ces parties pour la fin mais si vous pensez qu'écrire un premier jet d'introduction peut vous aider : ne vous en privez pas. Sachez seulement qu'il faudra la réviser au moment de mettre le point final à votre travail (afin de s'assurer que tout ce que vous y annoncez reste d'application dans la dernière version de votre travail). N'hésitez pas à discuter du contenu de ces parties avec promoteur.trice (qu'y mettre ?).
- **« Vendre sa salade »** : à un moment, vous n'aurez peut-être plus l'occasion d'apporter des modifications à votre travail (il sera temps de le rendre !). Dans ce cas, la défense doit être pour vous l'occasion de « vendre votre salade », même si celle-ci n'est pas forcément aussi verte que ce que vous espérez. « Vendre sa salade », ce n'est pas forcément péjoratif : c'est reconnaître les qualités et les éventuels défauts de son travail mais chercher à souligner surtout ses apports. En soi, tout travail universitaire pourrait être constamment remanié, perfectionné. Mais les conditions sont telles qu'il faut bien le déposer un jour si l'on souhaite obtenir son diplôme de Bachelier ou de Master. Faites donc au mieux tout en acceptant dès maintenant le fait que votre travail devra bien s'achever un jour et que cela sera toujours frustrant. En un sens, terminer un texte et tout aussi difficile que de le commencer !
- **Échanger avec le promoteur, demander des clarifications, des explications** : cela génère des échanges utiles, des éclairages nécessaires pour la rédaction.

- **Question du temps** : on a toujours l'impression qu'on manque de temps (l'accélérationnisme n'aide pas !). C'est une impression largement partagée qui fait que l'on se sent peut-être moins seuls quand on sait qu'elle concerne tout le monde... Mais il ne faut pas négliger tout ce que l'on peut être capable de réaliser en quelques semaines, quelques jours, quelques heures même. Parfois, les « tunnels » de fin de travail sont les moments les plus productifs. Ayez confiance en vos capacités pour faire le meilleur usage possible de votre temps et ne négligez pas non plus combien il faut parfois « perdre du temps pour en gagner » (ex : 10min de pause sur une heure de travail de rédaction peut faire l'effet d'une bulle d'oxygène réelle et salutaire pour l'écriture ; ex. prendre le temps relire tel chapitre plutôt que d'écrire depuis les souvenirs vagues que l'on en a peut aussi être plus efficace, même si cela implique de quitter momentanément l'écriture pour la lecture ; etc.).
- **Quand arrêter de lire** : la rédaction d'un travail universitaire est toujours l'occasion d'une « série de petits deuils ». Vous ne pourrez pas « tout » dire, tout lire, tout prévoir, ni utiliser toutes les ressources existantes (sans compter que de nouvelles paraissent constamment). Concrètement, il faut parvenir à se doter de sources sûres – quelques ouvrages/articles que vous jugez fondamentaux et puissants pour votre propos – le reste des sources sera alors du bonus – si vous avez le temps et l'occasion de les lire et d'en faire usage, tant mieux, mais votre propos doit déjà pouvoir « tenir » grâce à un socle de références bien réfléchi. Beaucoup de chercheurs, même lorsqu'ils sont en pleine rédaction finale, conservent une sélection de livres « à lire » encore (quand on a un peu de temps, quand l'inspiration ne vient pas à l'écrit, etc.). Cette « pile à lire » peut exister et vous accompagner dans vos travaux mais elle ne doit pas amener à procrastiner incessamment l'écriture. Comme dit plus haut, la quête de l'exhaustivité est une pression intenable.
- **Cette liste étant non-exhaustive et relativement personnelle, n'hésitez pas à la compléter avec vos propres trucs & astuces !**

RETOUR SUR UN ARTICLE INTÉRESSANT :

F. GREGORIO, « Entrer dans la voix, marcher dans le désert », dans *A contrario* 28 (2019/1), pp. 135-167. En ligne : <https://doi.org/10.3917/aco.191.0135>. Ci-dessous, quelques extraits :

- **SUJET ET OBJECTIFS DE L'ARTICLE** – P. 136 : « Je réfléchis depuis un certain temps sur les **problèmes que pose l'initiation à l'écriture académique**, en particulier en sa dimension protreptique et en ses possibilités d'émancipation et de résistance politique face au capitalisme académique (Gregorio 2015). » + p. 140 : le but est d'« **ouvrir un espace de résistance politique et d'imagination émancipatrice pour la voix étudiante** au sein de la culture académique aujourd'hui dominante ». + p. 159 : et montrer que « l'écart entre le rêve imposé à la voix étudiante et la pratique réelle peut devenir un cauchemar si le dispositif n'est pas exorcisé »
- **LA PRATIQUE DE LA CITATION** – P. 136 : « Dans le modèle sophistique-agonistique de la sociologie des sciences de Bruno Latour, la pratique de la citation est une pièce centrale de la stratégie de légitimation scientifique. Il s'agit, selon ses termes, de « **faire appel à des alliés** » (B. Latour *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, trad. M. Biezunski, Paris, Gallimard, 1995, pp. 82-87). **L'alliance stratégique relève d'une logique guerrière**. Il s'agit d'enrégimenter des voix de pouvoir pour se rendre plus fort et résister à l'assaut des adversaires ».
- **VOIX ÉTUDIANTE / VOIX ACADÉMIQUE ?** – P. 137-138 : « C'est dans ce contexte que je vais ici **m'interroger sur la voix étudiante**. Comment l'étudiant·e peut-elle trouver sa voix dans les mots des autres en milieu universitaire ? Comment trouver sa voix dans les mots des savoirs qui circulent dans la culture universitaire ? Sa voix est-elle une voix potentielle, nichée en elle, que la rencontre avec les mots des autres devrait porter à la surface, avérer en son acte ? Sa voix est-elle à trouver, là au-dehors, dans les mots des autres ? Sa voix est-elle une potentialité à développer ? ».

- P. 138 : « Par exemple, dans la littérature protreptique d'introduction à la littérature académique à destination des étudiant·e·s, on rencontre parfois la notion de "voix académique" (Fløttum, Dahl & Kinn 2006). Cette notion est toujours sous condition d'un postulat et d'une consigne : **les étudiant·e·s n'ont pas de voix académique** ».
- P. 138 : « Et il faut la leur inculquer. Cet «"enseignement" » (Deleuze & Guattari 1980 : 96) se fait dans la très grande majorité des cas selon un **dispositif rhétorique élémentaire et coercitif**. C'est un dispositif fondé sur un hygiénisme policier et méthodologique constitué de mots d'ordre qui se fondent sur les structures rhétoriques de surface de la langue académique, monnayées en compétences (*skills*) ».
- P. 138 : « D'un point de vue politique, c'est une **colonisation** (Turner 1999 : 156) 3. Tout comme les "indigènes" ne parlent pas la langue de la "civilisation", de même les étudiant·e·s ne parlent pas la voix du rationalisme. Dans cette vision, entrer dans la voix étudiante, c'est commencer par être assigné·e à une voix déficitaire (ma voix ne suffit pas) et revêtir une voix qui m'est imposée. Ma voix n'est pas la mienne, c'est celle du rationalisme ».
- P. 140 : « L'image du désert nomme pour moi une situation, non pas pensée comme un relevé empirique et positif *stricto sensu*, mais plutôt comme une intensification d'une expérience dysphorique, tronquée ou falsifiée : **les voix étudiantes en milieu universitaire sont très souvent des voix esclaves, désaffectées, normalisées, soumises, colonisées, sourdes, larbinisées** : "*When the student is alienated from the learning process they may feel lonely, bored, confused, silenced, fearful of being seen stupid, invisible, or too much visible. [...] There is a feeling of not being in control and of needing or choosing to play "the game" in order to succeed under these conditions*" (S. MANN, *Study, Power and the University*, Maidenhead, Open University Press, 2008, p. 50) ».
- **TROUVER SA VOIX :**
 - P. 141, **l'expérience de Tim Ingold**, anthropologue britannique contemporain : « "À l'époque [**au tout début de sa carrière**], cependant, je n'avais pratiquement aucune idée de qui j'étais, d'où je venais et encore moins où j'allais. J'avais un nom et une adresse, un passeport, un parent proche à contacter en cas d'urgence. J'avais même un diplôme d'une université respectée et une bourse pour m'aider dans mes recherches. Mais la voix avec laquelle je parlais, la main avec laquelle j'écrivais et même l'esprit avec lequel je pensais – **ce n'était pas encore moi** ; ce n'étaient que des habitudes ou des attitudes que j'avais, à un moment ou à un autre, cherché à imiter ou que l'on m'avait incité à imiter" (T. INGOLD, *Marcher avec les dragons*, trad. par P. Madelin, Paris, Zones sensibles, 2013, p. 7) ».
 - P. 142 le **problème caché derrière cette déclaration** : « Un jeune chercheur qui maîtrise les bases de la forme de vie et de langage de l'anthropologue, mais qui **ne les a pas encore intégrées**. Comme une forme vide d'expérience tramée dans l'espace strié des lignes molaires de la subjectivité standard d'un universitaire. Ingold avait une voix, une écriture, une pensée, mais elles n'étaient pas siennes, juste des prothèses encombrantes et inappropriées. **C'était avant. Avant quoi ?** Un terrain anthropologique auprès des Same Skolt du nord-est de la Finlande, avant le temps de l'expérience en dehors de l'Université. Mais on n'en saura pas plus, si ce n'est que : "La route fut longue et tortueuse". (*Ibid.*) ». + p. 142 : « J'aime ce texte d'Ingold parce qu'il offre des matériaux pour construire le territoire d'un **problème** dont la question lancante est celle de savoir comment trouver sa voix dans les mots des autres en milieu universitaire. (...) Toutefois il me semble que l'image de la route longue et tortueuse est un leurre qui **cache un problème**. »
 - P. 143 **l'apprentissage amnésique**¹ : « J'aimerais suggérer que le **problème** niché dans cette double stratégie à la fois transpositionnelle et cyclique a pour nom **la métamorphose dans l'apprentissage**. Si cela est vrai, alors la question de savoir comment trouver sa voix dans les mots

¹ M. STROOBANTS, « Transduction : l'apprentissage comme métamorphose » in D. DEBAISE & I. STENGERS (dir.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Presses du réel, 2015, pp. 305-323. Voir aussi : V. DESPRET et M. MEURET, *Composer avec les moutons. Lorsque les brebis apprennent à leurs bergers à leur apprendre*, Avignon, Cardère, 2016, p. 32 et suivantes.

des autres doit se poser ainsi : trouver sa voix dans les mots des autres signifie entrer dans un devenir métamorphique ». + P. 145 : « l'initiation a pour conséquence une contrainte immersive qui prend la forme d'une amnésie. Remonter à contre-courant, entrer dans une logique émergente, demande un effort particulier. En d'autres termes, la voix acquise des savoirs fait silence sur l'aventure de son processus d'acquisition ». + P. 146 : « Tout comme le capitalisme, le scriptocentrisme est **“un système sorcier sans sorciers qui se pensent tels”** (I. STENGERS & Ph. PIGNARRE, *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*, Paris, La Découverte 2007, p. 59). »

- **Pour une initiation émancipatrice à l'écriture et la culture académique – p. 148** : « En d'autres termes, si le scriptocentrisme est un système sorcier, on peut faire de l'anthropologie avec les savoirs en exorcisant les figures du désert. Si entrer dans la voix étudiante, c'est marcher dans le désert, la question de l'initiation à la culture académique, si elle veut être émancipatrice dans sa relation aux mots des savoirs et aux personnes qui les fréquentent, doit à la fois rencontrer, exorciser et ensuite repeupler les figures désertiques du scriptocentrisme » → « remettre en question la figure du désert liée au scriptocentrisme et aux postulats du rationalisme qui pose la voix étudiante comme déficitaire ».
- **Les 3 exercices proposés pour se lancer dans l'écriture** :
 - P. 154 : **parler (à) la page** – retour à la spontanéité de l'oralité pour sortir de la page blanche ; avant de parvenir à « parler comme un livre », chercher plutôt à « écrire comme on parle » (exercice de *freewriting* : écrire sans s'arrêter pendant 10min environ, sans trop réfléchir, en évitant de s'auto-juger, l'objectif étant de désamorcer nos tendances à l'auto-contrôle excessif et de nous fournir un premier jet à retravailler).
 - P. 155-156 : **s'écouter parler à une personne familière** – « Ce texte de Kleist (H. VON KLEIST, *L'élaboration de la pensée par le discours*, trad. par J. Decour, Paris, Allia, 2016) est une critique de l'idéologie du terminal. Non, il ne faut pas savoir pour parler. Il ne faut pas d'abord avoir une idée avant de parler. La réverbération entre parole et écoute (écoute de soi et écoute du silence de la personne familière qui me donne un espace de parole, me donne son attention et me regarde parler) est première ». « Le monde savant est un « océan de paroles ». En revanche la voix étudiante qui découvre la culture universitaire se trouve trop souvent confrontée à l'impossibilité d'apprendre et d'intégrer ce geste. Elle se trouve contrainte de se soumettre à la logique du terminal gouvernée par l'idéologie du rationalisme ». → Il faut lutter contre cela en osant parler à des personnes familières².
 - p. 157 : **s'autoriser à / s'exercer à « parler d'un livre qu'on n'a pas lu »** : « Bayard rappelle les normes contraignantes qui structurent cette scène : l'obligation de lire, l'obligation de tout lire et l'obligation d'avoir lu un livre pour en parler (P. BAYARD, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007, p.14). » + p. 158 : « Entrer en relation avec un document et en parler revient à se défaire du respect dû aux textes, à désobéir à l'interdit de le modifier et à l'injonction de se soumettre à son “contenu” (Bayard 2007 : 161). C'est entrer dans une écologie relationnelle où l'espace entre les livres n'est plus un désert, mais un espace de liberté, de création et d'invention de soi ».

² « Il suffit donc que je commence hardiment ; comme il faut bien finir lorsqu'on a commencé, le discours continue et alors l'esprit amène l'idée confuse à la clarté complète ; à mon étonnement la recherche est terminée avec la période. J'introduis des sons inarticulés. Je traîne en longueur les mots de coordination ; j'emploie inutilement une apposition et je me sers d'autres artifices pour allonger mon discours et gagner le temps nécessaire à la fabrication de mon idée » (H. VON KLEIST, *L'élaboration de la pensée par le discours*, trad. par J. Decour, Paris, Allia, 2016, p. 14).